



FANTAISIES POLITIQUES

Le temps de l'incubation des candidatures politiques vient de finir ; les nouveaux nés, grâce aux chaudes effluves maternelles, ont enfin brisé leur coquille ; les vieux parents, fiers de leur progéniture, mais cependant anxieux et craintifs, écoutent surpris et joyeux les pépitements de la jeune couvée.

Ainsi que les jeunes poussins éclos en la même saison, les candidats, hélas ! n'essaient point leurs premiers pas aux alentours de la ferme natale, sur le gazon verdoyant des prés ou les fraîches pelouses du jardin ! Pour les protéger contre les dangers de leur inexpérience, ou les témérités de leur ardeur, ils n'ont point non plus la discrète surveillance des gens, ni l'affectueuse camaraderie du chat et des chiens du logis. Candidats à la députation c'est sur les hustings des réunions publiques, entourés d'adversaires, au milieu des rumeurs populaires, des cris parfois hostiles de la foule, que commence l'apprentissage de la vie.

En ce moment, nous sommes en pleine période électorale.

Un des phénomènes de ces époques où les discussions ardentes et les débats passionnés en appellent aux préjugés et aux rancunes, où s'agit et remonte à la surface tout ce qui, bien et mal, raison ou sottise, grouille dans l'âme humaine, c'est, dans l'un et l'autre parti, la crédulité naïve des adhérents.

Il faut que la politique exerce sur l'esprit une influence vraiment délétère, car elle abolit le sens individuel ; elle agit comme un virus, empoisonne le système, et paralyse certainement les facultés cérébrales.

Il y a là un phénomène physiologique ou tout au moins une nouveauté psychologique. Comment expliquer, sans cette hypothèse, que trois mille personnes voient, pensent et se prononcent toutes de la même manière sur des questions nombreuses et complexes, pendant une assez longue période, tandis qu'à la même heure, un nombre égal d'individus, voient et pensent sur des sujets si divers exactement et en tous points le contraire !

Rien de plus rare dans le train commun de la vie, que la rencontre de deux personnes entretenant sur les choses ou les individus, conception des idées ou jugement

d'autrui, des opinions exactement semblables, ou simplement analogues. Celles qui diffèrent le moins, dont l'éducation, les habitudes, l'âge, le pays, la langue, la religion, ont façonné les idées et déterminé les tendances, celles-là mêmes, s'accordant sur un sujet, se séparent sur un autre. Les progrès des sciences, ceux de l'industrie, du commerce, dérivent tous de cette inégalité de vues et d'appréciations, qui crée précisément à chacun un champ qu'il exploite et parcourt seul ou avec de rares compagnons.

En politique le contraire prévaut. Vingt mille électeurs disent oui, dix neuf mille cinq cents disent non, ceux-ci ont tort, ceux-là ont raison. Ajoutez cinq cent et une voix l'année prochaine aux seconds, la raison passe de leur côté ; les sages de l'année précédente ont perdu le sens, et les fous de l'an dernier ont recouvré la plénitude de leur intelligence.

Ce mouvement de bascule de l'opinion publique, nous a toujours paru un phénomène aussi curieux qu'inexplicable. Il va de soi que le groupe triomphant n'arrive à la victoire que par le sacrifice de la plupart des soldats ; et nous avons toujours eu peine à concevoir comment le restreint, l'abolition du jugement personnel, pouvait constituer, lorsqu'elle s'exécute dans une masse, la constation, l'affirmation de ce même jugement ! C'est cependant la base sur laquelle repose tout ce système politique dont nous sommes si fiers.

Le mystère serait-il donc l'assise nécessaire, la condition *sine qua non* de tout ce qui importe à l'existence sociale ?

L'on donne le plus souvent son vote à l'homme et non aux idées, nous dira-t-on. D'accord. Mais si l'élection d'un candidat ne résulte point des idées qu'il a défendues et cherchera à faire prévaloir, l'on devrait au moins exiger des qualités physiques de premier ordre : voix forte, belle prestance, geste énergique, vigueur musculaire au besoin, et le choisir dans l'un ou l'autre camp, brun ou blond, suivant la mode et le goût régnant.

Mais dans ce cas, alors, que devient la politique ? Elle n'est plus qu'une question secondaire, et la convenance du député à tel ou tel groupe d'électeurs influents de la localité, prime les considérations de l'intérêt général.

Un représentant de ce genre pourra répondre avec ponctualité aux lettres de ses mandataires, protéger les intérêts du comté, mais un parti pourra-t-il compter sur lui au moment d'un vote décisif ? Et

dans les pays de guerre constitutionnelle, les irréguliers et les corps francs ne sont point reconnus comme belligérants.

Quand aux programmes politiques, on juge d'ordinaire de leur valeur en les mesurant : les plus courts sont les meilleurs. Une idée vraie, patriotique ou populaire, se passe de phraséologie, de propositions incidentes et de rhétorique.

Lorsqu'un parti peut inscrire sur sa bannière tout son programme en une phrase, sentence ou motto, il a beaucoup de chance d'être compris et soutenu.

Les programmes longs et détaillés subissent d'ordinaire le sort des explications verbeuses et prolixes ; ils fatiguent les auditeurs ou les lecteurs, embrouillent les questions, et vont à l'encontre de leur but. Ils se proposent de dissiper les malentendus, ils ne réussissent qu'à les multiplier ; ils conçoivent l'unité, ils engendrent le morcellement.

Au contraire les hommes de parti, bien que rejetant comme immoral l'aphorisme « la fin justifie les moyens » agissent la plupart, comme s'ils admettaient la maxime. Telle mesure froisse la justice, compromet des intérêts immédiats, c'est vrai ; mais qu'y faire ? Sans son adoption l'on ne pourra obtenir ceci ou cela, et, l'une de ces choses manquant, l'existence du parti serait compromise ! Donc pour le bien, le progrès, il devient nécessaire... il faut... l'on doit soutenir la mesure. Et chaque partisan, convaincu que le pays courrait à l'abîme sans les chefs qui le conduisent, opine et vote en faveur en se disant : je désapprouve cette mesure, mais c'est un sacrifice que je fais au parti. Le parti, c'est, par un effet d'optique assez fréquent, comme une conscience irresponsable, que chacun charge de ses propres méfaits.

Le bouc émissaire d'Israël qu'on chassait au désert à coups de pierre, chargé des iniquités du peuple, représentait matériellement, dans un autre ordre, l'esprit de parti à l'adoption ou au rejet d'un projet de loi.

Dans toute période électorale comme celle que nous traversons, une des choses les plus philosophiquement amusantes, et dont l'effet ne manque jamais, bien que le *truc* en soit connu, c'est le compte-rendu publié au lendemain des réunions électorales.

Ainsi supposons que vos affaires, une indisposition, une visite, un incident quelconque enfin, vous empêche par exemple de vous rendre à une de ces réunions publiques où les candidats X. et Y. exposent en présence de leurs électeurs convoqués, leur manière de voir sur une ques-

tion importante de l'administration provinciale.

Votre premier soin, le lendemain, c'est d'ouvrir vos journaux et d'y lire le compte-rendu.

M. X., annonce la première feuille que vous ouvrez « a obtenu, hier soir, un de ces succès qui font époque ; la question du reboisement a été traitée avec une autorité sans égale ; l'orateur a fait preuve d'érudition et prouvé sa thèse par d'irréfutables arguments. Aussi les applaudissements qui ont interrompu ses savants énoncés et ses patriotiques réflexions pronostiquaient à ses adversaires quel sera le résultat de la lutte. Ajoutons que M. X. possède la voix, le geste et l'attitude d'un véritable tribun. »

Sac à papiers ! dites-vous, je n'aurais jamais supposé à ce farceur de X. de telles qualités. Allons, tant mieux ! et que béni soit le ciel de nous donner de tels représentants ! Vous dépliez le second journal, et, courant au procès-verbal de la même réunion, vous lisez :

« Jamais fiasco pareil à celui que M. X. a fait hier soir, en traitant la question du reboisement, ne s'est vu de mémoire d'homme. »

« Il a parlé près d'une heure sans connaître le premier mot de son sujet, et n'a pu trouver une raison en faveur de ses avancés. La pauvreté de sa logique a prouvé le vide de son cerveau, et, d'avance, justifie le sort que lui réservent les électeurs. »

« Son organe faible et voilé, son geste gauche, son maintien embarrassé, indiquent que la pauvreté de sa nature égale celle de son intelligence ! »

Ah ! ça, auquel croire de ces deux journaux, vous écriez-vous ?

Nous vous répondrons : ni à l'un ni à l'autre.

C'est de traiter la politique comme vous traitez vos affaires domestiques ; c'est-à-dire de voir de vos yeux et d'entendre de vos oreilles, de ne vous en rapporter qu'à votre jugement et d'agir en conséquence.

Mais cette dernière recommandation est si simple et si sensée, que les candidats de tout parti peuvent dormir tranquilles : le public a ses habitudes et il les garde.

En agissant comme nous le conseillons, ces messieurs auraient un tribunal et des juges. Qu'ils se rassurent, ils n'auront, et pour longtemps encore, que des adversaires prévenus, ou des admirateurs passionnés.